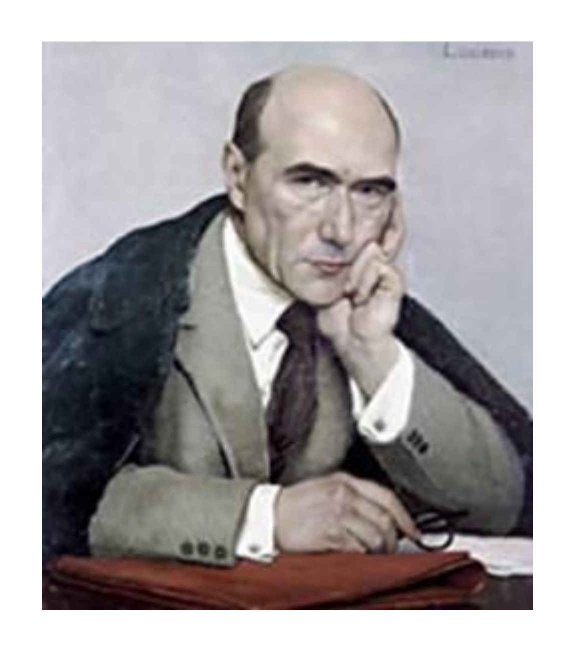
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



André Gide

JOURNAL DES FAUX-MONNAYEURS

(1927)

Table des matières

C’est à Paris, le 22 novembre 1869, que naquit André Gide au 19 de la rue Médicis, non loin de la faculté de droit où son père, Paul Gide, allait occuper la chaire de droit romain.

Le grand écrivain était d’ascendance mi-normande mi-méridionale.

C’est en 1891 qu’il publia sans nom d’auteur ***Les Cahiers de Walter, œuvre posthume***. Il les fit d’ailleurs mettre au pilon quelques jours plus tard. La même année, il fit éditer ***Le Traité du Narcisse,*** puis, en 1892, les ***Poésies d’André Walter***. ***La Tentative amoureuse,*** en 1893, attirait l’attention des lettrés sur les œuvres de ce jeune écrivain tout empreintes d’ironie subtile.

Vers cette époque aussi André Gide commença les nombreux voyages qui, tout au long de sa vie, allaient le mener tour à tour en Afrique du Nord, en Afrique centrale et en Italie, pays latin pour lequel il eut une immense affection ; en U.R.S.S. aussi… On se souvient de la retentissante publication de ***Retour de l’U.R.S.S.*** qui marque sa rupture avec le parti communiste.

En 1893, André Gide publiait ***Le Voyage d’Urien,*** puis ***Paludes*** en 1895. ***Les Nourritures terrestres*** sont de 1897, tandis

que ***Le Prométhée mal enchaîné,*** conte psychologique, est de 1899. André Gide ouvrit le siècle avec ses ***Lettres à Angèle***. Deux ans plus tard paraissait ***L'Immoraliste,*** qui fit dire à ses commentateurs qu'André Gide était dans la littérature contemporaine un des plus riches terrains de contradictions et de discussions qu'il soit possible de trouver.

Le 1er février 1909 parut le premier cahier de ***La Nouvelle Revue Française***. Dans cette livraison figuraient des pages de ***La Porte étroite*** que Gide avait reprise à la ***Revue de Paris*** dans l'intention d'aider le jeune mouvement naissant auquel participaient également Jean Schlumberger, Jacques Copeau, André Ruyters.

En 1909 aussi, André Gide publia ***Le Retour de l'enfant prodigue,*** et ses œuvres se succèdent ensuite, presque chaque année : ***Isabelle*** paraît en 1911, ***Nouveaux prétextes*** quelques mois plus tard. ***Souvenirs de la cour d'assises en*** 1913, ***La Symphonie pastorale*** en 1919, ***Si le grain ne meurt*** en 1921, ***Souvenirs, Confessions, Corydon*** de 1911 à 1924, ***Incidences*** en 1924, ***Les Faux-Monnayeurs*** en 1925, ***Voyage au Congo*** en 1928, ***Retour du Tchad*** et ***L'École des femmes*** en 1929.

On sait qu'André Gide a donné également plusieurs œuvres au théâtre, notamment ***Saül, Le Roi Candaule*** et ***Œdipe…***

Ses études sur Dostoïevski, Oscar Wilde et ses traductions de Shakespeare, Conrad, Whitman, Tagore et Blake figurent parmi les meilleures qui aient été faites de ces auteurs.

André Gide, enfin, s'est exprimé dans cette œuvre capitale qu'est son *Journal*. Il reçut le prix Nobel en 1947, et devait s'éteindre, le 19 février 1951, à son domicile de la rue Vaneau.

J’offre ces cahiers d’exercices et d’études
à mon ami
JACQUES DE LACRETELLE
et à ceux
que les questions de métier intéressent.

PREMIER CAHIER

17 juin 1919.

J'hésite depuis deux jours si je ne ferai pas Lafcadio raconter mon roman. Ce serait un récit d'événements qu'il découvrirait peu à peu et auxquels il prendrait part en curieux, en oisif et en pervertisseur. Je ne suis pas assuré que cela rétrécirait la portée du livre ; mais cela me retiendrait d'aborder certains sujets, d'entrer dans certains milieux, de mouvoir certains personnages… Aussi bien est-ce une folie sans doute de grouper dans un seul roman tout ce que me présente et m'enseigne la vie. Si touffu que je souhaite ce livre, je ne puis songer à tout y faire entrer. Et c'est pourtant ce désir qui m'embarrasse encore. Je suis comme un musicien qui cherche à juxtaposer et imbriquer, à la manière de César Franck, un motif d'andante et un motif d'allegro.

Je crois qu'il y a matière à deux livres et je commence ce carnet pour tâcher d'en démêler les éléments de tonalité trop différente.

Le roman des deux sœurs. L'aînée qui épouse, contre le gré de ses parents (elle se fait enlever) un être vain, sans valeur, mais d'assez de vernis pour séduire la famille après avoir séduit la jeune fille. Celle-ci, cependant, tandis que la famille lui donne raison et fait amende honorable, reconnaissant dans le gendre des tas de vertus dont il n'a que l'apparence, celle-ci découvre peu à peu la médiocrité foncière de cet être auquel elle a lié sa vie. Elle cache aux yeux de tous le mépris et le dégoût qu'elle éprouve, prend à cœur et tient à honneur de faire briller son mari, de couvrir son insuffisance, de réparer ses maladresses, de sorte qu'elle est seule à connaître sur quel néant repose son « bonheur ». Partout on cite ce ménage comme un ménage modèle, et le jour où, excédée, elle voudra se séparer de ce fantoche, vivre à part, c'est à elle que tout le monde donnera tort. (La question des enfants à étudier à part.)

J'ai noté ailleurs (cahier gris) le cas du séducteur – qui finit par être captif de l'acte qu'il a résolu d'accomplir – et dont il a épuisé par avance et en imagination tout l'attrait.

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait deux sœurs. Il n'est pas bon d'*opposer* un personnage à un autre, ou de faire des pendants (déplorables procédés des romantiques).

Ne jamais exposer d'*idées* qu'en fonction des tempéraments et des caractères. Il faudrait du reste faire exprimer cela par un de mes personnages (le romancier). – « Persuade-toi que les opinions n'existent pas en dehors des individus. Ce qu'il y a d'irritant avec la plupart d'entre eux, c'est que ces opinions dont ils font profession, ils les croient librement acceptées, ou choisies, tandis qu'elles leur sont

aussi fatales, aussi prescrites, que la couleur de leurs cheveux ou que l'odeur de leur haleine… »

Exposer pourquoi, en regard des jeunes gens, ceux de la génération qui les a précédés, paraissent à ce point rassis, résignés, raisonnables, qu'on se prend à douter si, du temps de leur propre jeunesse, ils ont jamais été tourmentés des mêmes aspirations, des mêmes fièvres, s'ils ont nourri les mêmes ambitions, caché les mêmes désirs.

Réprobation de ceux qui « se rangent » contre celui qui reste fidèle à sa jeunesse et ne ***renonce pas***. Il semble que ce soit lui qui soit dans l'erreur.

J'inscris sur une feuille à part les premiers et informes linéaments de l'intrigue (d'une des intrigues possibles).

Les personnages demeurent inexistants aussi longtemps qu'ils ne sont pas baptisés.

Il arrive toujours un moment, et qui précède d'assez près celui de l'exécution, où le sujet semble se dépouiller de tout attrait, de tout charme, de toute atmosphère ; même il se vide de toute signification, au point que, désépris de lui, l'on maudit cette sorte de pacte secret par quoi l'on a partie liée, et qui fait que l'on ne peut plus sans reniement s'en dédire. N'importe ! on voudrait lâcher la partie…

Je dis : « on » mais après tout, je ne sais si d'autres éprouvent cela. État comparable sans doute à celui du catéchumène, qui, les derniers jours, et sur le point d'approcher

de la table sainte, sent tout à coup sa foi défaillir et s'épouvante du vide et de la sécheresse de son cœur.

19 juin.

Il n'est sans doute pas adroit de situer l'action de ce livre ***avant*** la guerre, et d'y faire entrer des préoccupations ***historiques ;*** je ne puis tout à la fois être rétrospectif et actuel. ***Actuel,*** à vrai dire je ne cherche pas à l'être, et, me laissant aller à moi-même, c'est plutôt ***futur*** que je serais.

« Une peinture exacte de l'état des esprits avant la guerre » – non ; quand bien même je la pourrais réussir, ce n'est point là ma tâche ; l'avenir m'intéresse plus que le passé, et plus encore ce qui n'est non plus de demain que d'hier, mais qu'en tout temps l'on puisse dire : d'aujourd'hui.

Cuverville, 20 juin.

Journée de torpeur abominable, comme, hélas, je crois que je n'en ai connu de semblables qu'ici. Influence du temps, du climat ? Je ne sais ; je me traîne d'une occupation à l'autre, incapable d'écrire la moindre lettre, de comprendre ce que je lis, ou même, au piano, de faire correctement une simple gamme ; incapable même de dormir lorsque, par désespoir et désireux de m'évader, je m'étends sur mon lit.

Par contre, au moment d'aller me coucher, je sens que ma pensée se ranime, et, confus d'avoir si mal occupé ma journée, je prolonge jusqu'à minuit la lecture de Browning : « *Death in the desert* », où bien des détails m'échappent, mais qui met en fermentation ma cervelle comme les plus capiteux des vins.

I say that man was made to grow, not stop ;
That help, he needed once, and needs no more
Having grown but an inch by, is withdrawn,
Fort he hath new needs, and new helps to these

etc. V. 425.

que je copie pour l'usage de Lafcadio.

6 juillet 1919.

Travail coupé par l'arrivée de Copeau à Cuverville, retour d'Amérique et que je vais chercher au Havre.

Je lui ai lu le début encore incertain du livre ; pris conscience assez nette du parti que je pouvais et devais tirer de cette forme nouvelle.

Le plus sage est de ne point trop se désoler des temps d'arrêt. Ils aèrent le sujet et le pénètrent de vie réelle.

Cette conversation d'ordre général sur quoi je souhaiterais ouvrir le livre, je crois que je peux trouver mieux qu'un café pour lui servir de décor. La banalité même du lieu m'a tenté. Mais mieux vaut ne recourir à aucun décor indifférent à l'action. ***Tout ce qui ne peut servir alourdit***. Et ce matin, je me demande pourquoi pas le jardin du Luxembourg, et précisément ce lieu du jardin où se fait le trafic des fausses pièces d'or, derrière le dos de Lafcadio, et sans qu'il s'en doute, et tandis qu'il écoute et note cette conversation d'ordre général, et si grave, mais que du même coup, le petit fait précis va réduire à l'insignifiance. Édouard, qui l'envoyait là-bas pour épier, lui dira :

— « Mon petit ami, vous ne savez pas observer ; voilà ce qui se passait d'important », – et il lui sortira la boîte pleine de fausses pièces.

11 juillet.

Furieux contre moi-même de laisser tant de temps s'écouler sans profit pour le livre. En vain tentais-je de me persuader qu'il mûrit. Je devrais y penser davantage, et ne point me laisser distraire par les menus soucis de chaque jour. Le vrai c'est qu'il n'a pas fait un pas depuis Cuverville. Tout au plus ai-je senti d'une manière plus pressante le besoin d'établir une relation continue entre les éléments épars ; je voudrais pourtant éviter ce qu'a d'artificiel une « intrigue » ; mais il faudrait que les événements se groupent indépendamment de Lafcadio, et pour ainsi dire : à son insu. J'attends trop de l'inspiration ; elle doit être le résultat de la recherche ; et je consens que la solution d'un problème apparaisse dans une illumination subite ; mais ce n'est qu'après qu'on l'a longuement étudié.

16 juillet.

J'ai ressorti ce matin les quelques découpures de journaux ayant trait à l'affaire des faux-monnayeurs. Je regrette de n'en avoir pas conservé davantage. Elles sont du journal de Rouen (Sept. 1906). Je crois qu'il faut partir de là sans chercher plus longtemps à construire ***a priori***.

Je retiens ceci que je mettrais volontiers en épigraphe du premier livre :

« Comme le juge demandait à Fréchaut s'il a fait partie de « la bande » du Luxembourg :

— Dites « le cénacle », monsieur le juge, réplique-t-il vivement. C'était une assemblée où l'on s'est peut-être occupé de fausse monnaie, je ne dis pas non, mais où l'on traitait surtout les questions de politique et de littérature. »

Il s'agit de rattacher cela à l'affaire des faux-monnayeurs anarchistes du 7 et 8 août 1907, – et à la sinistre histoire des suicides d'écoliers de Clermont-Ferrand (5 juin 1909). Fondre cela dans une seule et même intrigue.

25 juillet.

Le pasteur, en apprenant que son fils, à 26 ans, n'est plus le chaste adolescent qu'il croyait, s'écrie : – « Plût au ciel qu'il fût mort à la guerre ! Plût à Dieu qu'il ne fût jamais né ! »

Quel jugement un honnête homme peut-il porter sur une religion qui met de telles paroles dans la bouche d'un père ?

C'est par haine contre cette religion, cette morale qui opprima toute sa jeunesse, par haine contre ce rigorisme dont lui-même n'a jamais pu s'affranchir, que Z travaille à débaucher et pervertir les enfants du pasteur. Il y a là de la rancune. Sentiments forcés, contrefaits.

La société des faux-monnayeurs (le « cénacle ») n'admet que des gens ***compromis***. Il faut que chacun des membres apporte en otage de quoi pouvoir le faire chanter.

Je retiens la définition que Méral me donnait de l'amitié : « Un ami, disait-il, c'est quelqu'un avec qui on serait heureux de faire un mauvais coup. »

X (un des fils du pasteur) est entraîné à jouer, par le débaucheur. Il avait mis de côté, pour subvenir aux frais des couches de M. (sa dernière action charitable), une somme assez ronde et très péniblement économisée (ou détournée du budget de la famille). Il la perd ; puis, quelques jours après, la regagne en partie. Mais, il se passe ceci de singulier, c'est que, dans le temps qu'il l'a considérée comme perdue, il a pris son parti de cette perte, de sorte que, lorsqu'il la regagne, cette somme ne lui paraît plus consacrée à M. et il ne songe qu'à la dépenser.

Il s'agit de bien séparer les époques :

1° Un motif noble (ou charitable) qu'il met en avant pour couvrir une vilenie. Il sait bien que sa famille aurait besoin de cette somme, mais ce n'est pas par égoïsme qu'il la détourne (le sophisme du bon motif).

2° Somme reconnue insuffisante. Espoir chimérique et besoin urgent de la grossir.

3° Besoin, après la perte, de se sentir « au-dessus de l'adversité ».

4° Renoncement au « bon motif ». Théorie de l'action gratuite et ***immotivée.*** La joie immédiate.

5° Griserie du gagnant. Absence de ***réserve.***

Dudelange, 26 juillet.

Je travaille dans la bibliothèque de Madame M. ; un des plus exquis laboratoires qui se puissent rêver ; seule la crainte de gêner son propre travail retient encore un peu ma satisfaction studieuse. L'idée d'obtenir quoi que ce soit aux dépens d'autrui me paralyse (et du reste il n'est peut-être pas de meilleur frein moral ; mais je me persuade difficilement qu'autrui puisse trouver la même joie que je trouve moi-même à secourir et à favoriser).

La grande question à étudier d'abord est celle-ci : puis-je représenter toute l'action de mon livre en fonction de Lafcadio ? Je ne le crois pas. Et sans doute le point de vue de Lafcadio est-il trop spécial pour qu'il soit souhaitable de le faire sans cesse prévaloir. Mais quel autre moyen de présenter *le reste ?* Peut-être est-ce folie de vouloir éviter à tout prix le simple récit impersonnel.

28 juillet.

La journée d'hier, je l'ai passée à me convaincre que je ne pouvais faire tout passer à travers Lafcadio ; mais je voudrais trouver des truchements successifs : par exemple ces notes de Lafcadio occuperaient le premier livre ; le second livre pourrait être le carnet de notes d'Édouard ; le troisième, un dossier d'avocat, etc…

Je tâche à enrouler les fils divers de l'intrigue et la complexité de mes pensées autour de ces petites bobines vivantes que sont chacun de mes personnages.

30 juillet.

Je ne puis prétendre à être tout à la fois précis et non situé. Si mon récit laisse douter si l'on est avant ou après la guerre, c'est que je serai demeuré trop abstrait.

Par exemple, toute l'histoire des fausses pièces d'or ne peut se placer qu'avant la guerre, puisque, à présent, les pièces d'or sont exilées. Aussi bien les pensées, les préoccupations ne sont plus les mêmes, et pour souhaiter l'intérêt plus général, je risque de perdre pied.

Mieux vaut en revenir à mon idée première : le livre en deux parties : avant et après. Il y aurait à tirer parti de ceci : chacun trouvant dans la guerre argument, et ressortant de l'épreuve un peu plus enfoncé dans son sens. Les trois positions : socialiste, nationaliste, chrétienne, chacune instruite et fortifiée par l'événement. Tout cela par la faute des demi-mesures qui laissent croire à chacun des partis que, si le compromis n'avait pas été commis à son détriment, la partie aurait été mieux gagnée et rien de désastreux n'aurait eu lieu.

Ce n'est point tant en apportant la solution de certains problèmes, que je puis rendre un réel service au lecteur ; mais bien en le forçant à réfléchir lui-même sur ces problèmes dont je n'admets guère qu'il puisse y avoir d'autre solution que particulière et personnelle.

C'est le vagabond que Lafcadio rencontre sur sa route, au retour de Marseille, qui doit servir de trait d'union entre lui et Édouard. Il serait complètement vain de chercher à écrire dès à présent le dialogue entre Lafcadio et le vaga-

bond, dont je ne puis chercher à dessiner la figure avant de savoir à peu près le rôle que je dois lui faire tenir par la suite.

1er août.

Brassé des nuages des heures durant. Cet effort de projeter au-dehors une création intérieure, d'objectiver le sujet (avant d'avoir à assujettir l'objet) est proprement exténuant. Et durant des jours et des jours, on ne distingue rien, et il semble que l'effort reste vain ; l'important, c'est de ne pas renoncer. Naviguer durant des jours et des jours sans aucune terre en vue. Il faudra, dans le livre même, user de cette image ; la plupart des artistes, savants, etc… sont des côtoyeurs, et qui se croient perdus dès qu'ils perdent la terre de vue. – Vertige de l'espace vide.

5 août.

Tant j'étais exaspéré par les difficultés de mon entreprise – et vrai ! je ne voyais plus qu'elles – je me suis détourné quelque temps de ce travail pour me remettre à la rédaction des Mémoires. Ou du moins, je ruse, je biaise, je louvoie, mais, malgré moi, j'y reviens sans cesse et crois qu'il m'apparaît plus difficile, d'autant que je prétends le rapprocher du type convenu du roman – et que nombre de ces prétendues difficultés tomberont du jour où je prendrai délibérément mon parti de son étrangeté. Pourquoi, dès l'instant que j'accepte qu'il ne soit assimilable à rien d'autre (et il me plaît ainsi), pourquoi tant chercher une motivation, une suite, le groupement autour d'une intrigue centrale ? Ne puis-je trouver le moyen, avec la forme que j'adopte, de faire indirectement la critique de tout cela : Lafcadio par exemple essaierait en vain de nouer des fils ; il y aurait des personnages inutiles, des gestes inefficaces, des propos inopérants,

des gestes inefficaces, des propos inopérants, et l'action ne s'engagerait pas.

Dudelange, 16 août.

Chez Stendhal, jamais une phrase n'appelle la suivante, ni ne naît de la précédente. Chacune se tient perpendiculairement au fait ou à l'idée. – Suarès parle admirablement de Stendhal ; on ne peut mieux.

9 septembre.

Un mois sans rien écrire dans ce carnet. Aération. Tout vaut mieux que le parfum livresque.

Livre I. – « Les Subtils. »

Livre II. – « Le vin neuf et les vieux vaisseaux. »

Livre III. – « Le dépositaire infidèle. »

De tous les instruments dont on se servit jamais pour dessiner ou pour écrire, c'est celui de Stendhal qui trace le trait le plus fin.

21 novembre 1920.

Resté nombre de mois sans rien écrire dans ce cahier ; mais je n'ai guère arrêté de penser au roman, encore que mon souci le plus immédiat fût pour la rédaction de ***Si le grain ne meurt,*** dont j'ai écrit cet été l'un des plus importants chapitres (voyage en Algérie avec Paul). Je fus amené, tout en l'écrivant, à penser que l'intimité, la pénétration, l'investigation psychologique peut, à certains égards, être poussée plus avant dans le « roman » que même dans les

« confessions ». L'on est parfois gêné dans celles-ci par le « je » ; il y a certaines complexités que l'on ne peut chercher à démêler, à étaler sans apparence de complaisance. Tout ce que je vois, tout ce que j'apprends, tout ce qui m'advient depuis quelques mois, je voudrais le faire entrer dans ce roman, et m'en servir pour l'enrichissement de sa touffe. Je voudrais que les événements ne fussent jamais racontés directement par l'auteur, mais plutôt exposés (et plusieurs fois, sous des angles divers) par ceux des acteurs sur qui ces événements auront eu quelque influence. Je voudrais que, dans le récit qu'ils en feront, ces événements apparaissent légèrement déformés ; une sorte d'intérêt vient, pour le lecteur, de ce seul fait qu'il ait à ***rétablir***. L'histoire requiert sa collaboration pour se bien dessiner.

C'est ainsi que toute l'histoire des faux-monnayeurs ne doit être découverte que petit à petit, à travers les conversations où du même coup tous les caractères se dessinent.

Cuverville, 1er janvier 1921.

Analogue à celle de Bennett, j'admire infiniment l'assiduité de Martin du Gard. Mais je ne suis pas assuré que ce système de notes et de fiches qu'il préconise eût pu m'être d'un grand secours ; la précision même du souvenir ainsi noté le gêne, ou du moins me gênerait. J'en tiens pour le paradoxe de Wilde : la nature imite l'art ; et la règle de l'artiste doit être, non point de s'en tenir aux propositions de la nature, mais de ne lui proposer rien qu'elle ne puisse, qu'elle ne doive bientôt imiter.

2 janvier.

Le traité de la non-existence du diable. Plus on le nie, plus on lui donne de réalité. Le diable s'affirme dans notre négation.

Écrit hier soir quelques pages de dialogue[1] à ce sujet – qui pourrait bien devenir le sujet central de tout le livre, c'est-à-dire le point invisible autour de quoi tout graviterait…

Réussite dans le pire, et détérioration des qualités les plus exquises.

Je reprocherais à Martin du Gard l'allure discursive de son récit ; se promenant ainsi tout le long des années, sa lanterne de romancier éclaire toujours de face les événements qu'il considère, chacun de ceux-ci vient à son tour au premier plan ; jamais leurs lignes ne se mêlent et, pas plus qu'il n'y a d'ombre, il n'y a de perspective. C'est déjà ce qui me gêne dans Tolstoï[2]. Ils peignent des panoramas ; l'art est de faire un tableau. Étudier ***d'abord,*** le point d'où doit affluer la lumière ; toutes les ombres en dépendent. Chaque figure repose et s'appuie sur son ombre.

---

[1] Voir appendice.

[2] Dickens et Dostoïewski sont de grands maîtres en cela. La lumière qui éclaire leurs personnages n'est presque jamais diffuse. Dans Tolstoï, les scènes les mieux venues paraissent grises parce qu'elles sont également éclairées de partout Intérêt successif.

Admettre qu'un personnage qui s'en va puisse n'être vu que de dos.

Il me faut, pour écrire bien ce livre, me persuader que c'est le seul roman et dernier livre que j'écrirai. J'y veux tout verser sans réserve.

Si la « cristallisation » dont parle Stendhal est subite, c'est le lent travail contraire de ***décristallisation,*** le pathétique ; à étudier. Quand le temps, l'âge, dérobe à l'amour, un à un, tous ses ***points d'appui*** et le force à se réfugier dans je ne sais quelle adoration mystique, autel où l'on accroche en ex-voto tous les souvenirs du passé : son sourire, sa démarche, sa voix, les attributs de sa beauté.

Il en vient à se demander qu'est-ce qu'il aime encore en elle ? Le surprenant, c'est qu'il se sent l'aimer encore ***éperdument*** – j'entends par là : d'un amour désespéré, car elle ne veut plus croire à son amour, à cause de ses précédentes « infidélités » (j'emploie à dessein le mot le plus trompeur) d'ordre purement charnel. Mais précisément parce qu'il l'aimait en dehors de toute sensualité (du moins de la bestiale) son amour reste préservé de toutes les causes de ruine.

Il est jaloux de Dieu, qui lui vole sa femme. Il sent qu'il ne peut point lutter ; vaincu d'avance ; mais prend en haine ce rival et tout ce qui dépend de Lui. Combien peu de chose, ce tout petit bonheur humain qu'il lui propose, en regard de la félicité éternelle.

13 janvier.

Je ne dois noter ici que les remarques d'ordre général sur l'établissement, la composition et la raison d'être du roman. Il faut que ce carnet devienne en quelque sorte « le cahier d'Édouard ». Par ailleurs, j'inscris sur les fiches ce qui peut servir : menus matériaux, répliques, fragments de dialogues, et surtout ce qui peut m'aider à dessiner les personnages.

J'en voudrais un (le diable) qui circulerait incognito à travers tout le livre et dont la réalité s'affirmerait d'autant plus qu'on croirait moins en lui. C'est là le propre du diable dont le motif d'introduction est : « Pourquoi me craindrais-tu ? Tu sais bien que je n'existe pas. »

J'ai déjà inscrit un bout de dialogue qui n'a pour but que d'amener et d'expliquer cette très importante phrase, une des clés de voûte du livre. Mais le dialogue en lui-même (tel que je l'ai noté en courant) est fort mauvais et devra être complètement refondu dans le livre, pris dans l'action.

La grande erreur des dialogues du livre de X…, c'est que ses personnages parlent toujours pour le lecteur ; l'auteur leur a confié sa mission de tout expliquer. Bien veiller toujours à ce qu'un personnage ne parle que pour celui à qui il s'adresse.

Il y a un genre de personnage qui ne peut parler que comme pour une « galerie » imaginaire (impossibilité d'être sincère, même dans le monologue) – mais c'est là un cas tout spécial, et qui ne peut prendre tout son relief que si les autres, au contraire, demeurent parfaitement naturels.

Paris, 22 avril 1921.

En attendant les bagages, à l'arrivée du train qui me ramène de Brignoles, j'ai la brusque illumination du début des *Faux-Monnayeurs*. La rencontre d'Édouard et de Lafcadio sur un quai de gare et le premier abord avec la phrase : « Je parie que vous voyagez sans billet. » (C'est avec cette phrase que j'abordai le curieux vagabond de la gare de Tarascon dont je parle dans mon journal) – tout cela me paraît très médiocre ; du moins fort inférieur à ce que j'entrevois à présent.

(Suit le projet du récit qui figure à présent dans le livre.)

3 mai.

À vrai dire, Édouard sent que Lafcadio, bien qu'ayant rendu toutes les lettres, a barre sur lui ; il sent que le moyen le plus élégant de le désarmer est de se l'acquérir – et Lafcadio, incidemment et délicatement, le lui fait entendre ; mais bientôt cette intimité forcée fait place à un sentiment véritable. Au demeurant, Lafcadio est des plus attrayants (il ne le sait point trop encore).

Hier, avant de me rendre chez Charles Du Bos, qui ne m'attendait qu'à 1 h 30, et sorti de chez Dent avant midi – comme je m'attardais devant la devanture des bouquinistes, j'ai surpris un gosse en train de subtiliser un livre. Il profita d'un instant où le bouquiniste, ou du moins le surveillant préposé à l'étalage, avait le dos tourné ; mais ce n'est qu'après avoir fourré le livre dans sa poche qu'il s'avisa de mon regard et comprit que je le surveillais. Je le vis aussitôt rougir un peu, puis chercher par quelle mimique hésitante il pourrait expliquer son geste : il s'écarta de quelques pas, eut

l'air de balancer, revint, puis ostensiblement et ***pour moi,*** sortit d'une poche intérieure de son veston un petit portefeuille élimé, où il fit semblant de chercher l'argent qu'il savait fort bien ne pas y être ; il fit, toujours à mon usage, une petite grimace qui voulait dire : « Pas de quoi ! », hocha la tête, se rapprocha du surveillant vendeur, et, le plus naturellement qu'il put, c'est-à-dire avec beaucoup de lenteur – comme un acteur à qui l'on a dit : « Vous débitez beaucoup trop vite » et qui se force à « mettre des temps » – il finit par sortir le livre de la poche et par le remettre à sa place première. Comme il sentait que je ne cessais point de l'observer, il ne se décidait pas à partir et continuait à feindre de s'intéresser à l'étalage. Je crois qu'il serait resté longtemps encore si je ne m'étais écarté de quelques pas, comme fait au jeu des « quatre coins » le chasseur, pour inviter le gibier à changer d'arbre. Mais il n'eut pas plus tôt pris le large que je le rejoignis :

— Qu'est-ce que c'était que ce livre ? lui demandai-je, avec tout le sourire que je pus.

— Un guide d'Algérie. Mais ça coûte trop cher.

— Combien ?

— Deux francs cinquante. J' suis pas assez riche.

— Si je ne t'avais pas regardé, tu filais avec le livre dans ta poche, hein ?

Le petit protesta énergiquement. « Il n'avait jamais rien volé, n'avait pas envie de commencer, etc… » Je sortis un billet de deux francs de ma poche :

— Allons tiens. Mais maintenant va-t'en l'acheter, ce livre.

Deux minutes plus tard, il ressortait de la boutique feuilletant le livre qu'il venait de payer : un vieux Joanne cartonné de bleu, de 1871.

— C'est vieux comme tout. Ça ne pourra pas te servir.

— Oh ! si ; il y a les cartes. Moi, ce qui m'amuse surtout, c'est la géographie.

Je soupçonne que ce livre flattait un instinct de vagabondage ; je cause encore un instant avec lui. Il a quinze ou seize ans ; est vêtu très modestement d'une petite vareuse brune tachée et râpée. Il porte sous le bras une serviette d'écolier. J'apprends qu'il est à Henri IV, en rhétorique. D'aspect peu attrayant ; mais je me reproche de l'avoir quitté trop vite.

L'anecdote, si je voulais m'en servir, serait, il me semble, beaucoup plus intéressante racontée par l'enfant lui-même, ce qui permettrait sans doute plus de détours et de dessous.

Bruxelles, 16 juin.

Achevé à Paris la préface pour ***Armance.***

Plus rien à présent ne me sépare du roman, que, peut-être, le ***Curieux Malavisé,*** dont j'ai ressorti le scénario avant mon départ, et que j'espère mener à bien cet été ; et le dernier chapitre de ***Si le grain ne meurt.***

Z… me racontait l'histoire de sa sœur.

Celle-ci mariée au frère de sa femme. Celui-ci très délicat de santé, soigné par elle, sensiblement plus âgée. Elle le soigne si bien qu'il guérit enfin et part avec une autre femme, laissant la sienne exténuée. Le plus douloureux pour celle-ci, c'est qu'elle apprend bientôt que son mari a un enfant de l'autre femme (lui, trop délicat tout le temps qu'il était fidèle, elle avait résigné tout espoir d'être jamais mère).

Et j'imagine ceci : les deux femmes sont sœurs ; lui, a épousé l'aînée (sensiblement plus âgée que l'autre) mais engrosse la cadette. Et la sœur aînée n'a de cesse qu'elle n'ait détourné l'enfant…

Cette après-midi tout cela m'apparaissait lumineux ; mais ce soir, je suis fatigué, je n'y vois plus rien que de plat ; – et je note tout cela pour acquit de conscience.

Cuverville, 9 juillet 1921.

Il s'agit avant tout d'établir le champ d'action et d'aplanir l'aire sur laquelle édifier le livre.

Difficile d'exprimer bien cela par métaphores ; autant parler plus simplement de « poser des bases ».

1° Artistiques d'abord : le problème du livre sera ***exposé*** par une méditation d'Édouard.

2° Intellectuelles : le sujet de dissertation du bachot (« effleurer toute chose – ne prendre que la fleur »).

3° Morales : l'insubordination de l'enfant ; refus des parents (qui reprendront à ce sujet le sophisme de l'Angleterre vis-à-vis de l'Egypte ou de l'Irlande : si on leur laissait cette

liberté qu’ils réclament, ils seraient les premiers à s’en repentir, etc.).

Il faut même examiner si ce n’est pas par là que le livre doit s’ouvrir.

22 juillet.

À noter, les très remarquables observations de W. James sur l’habitude (dans son précis de psychologie que je lis en ce moment).

« … Quand nous nous échauffons pour un idéal abstrait que nous méconnaissons ensuite dans les cas concrets ***où il s’enveloppe de détails déplaisants. Tout idéal en ce bas monde est masqué par la vulgarité des circonstances où il se réalise***. »

Cuverville, 25 novembre 1921.

De retour ici depuis hier soir, après un séjour à Rome qui m’a beaucoup distrait de mon travail, mais à la suite duquel il me paraît pourtant que je vois beaucoup plus nettement ce que je désire. Durant mon dernier séjour à Cuverville, en octobre, déjà j’avais établi les premiers chapitres ; j’avais malheureusement dû m’interrompre au moment où la masse inerte commençait à s’ébranler. Cette comparaison n’est pas très bonne. Je préfère l’image de la baratte. Oui ; plusieurs soirs de suite j’ai baratté *(to churn)* le sujet dans ma tête, sans obtenir le moindre caillot, mais sans perdre l’assurance que les grumeaux finiraient bien par se former.

Étrange matière liquide qui, d’abord et longtemps, refuse de prendre consistance, mais où les particules solides, à force d’être remuées, agitées en tous sens, s’agglomèrent enfin et se séparent du petit-lait. À présent, je tiens la matière,

qu'il me faut malaxer et pétrir. S'il ne savait d'avance, par expérience, qu'à force de battre et d'agiter le chaos crémeux, il verra se renouveler le miracle – qui ne lâcherait la partie ?

Cuverville, 7 décembre.

Depuis treize jours que je suis ici, j'ai écrit les trente premières pages de mon livre sans difficulté presque aucune et *currente calamo* – mais il est vrai que, depuis longtemps, j'avais cela tout prêt dans ma tête. À présent me voici arrêté. Me repenchant sur le travail d'hier, il me paraît que je fais fausse route ; le dialogue avec Édouard, en particulier (si réussi qu'il puisse être), entraîne le lecteur et m'entraîne moi-même dans une région d'où je ne vais pas pouvoir redescendre vers la vie. Ou bien alors, il faudrait précisément que je fasse peser l'ironie du récit sur ces mots : « Vers la vie » – laissant entendre et faisant comprendre qu'il peut y avoir tout autant de vie dans la région de la pensée, et tout autant d'angoisse, de passion, de souffrance…

Du besoin de remonter toujours plus en arrière pour expliquer n'importe quel événement. Le plus petit geste exige une motivation infinie.

Je me demande sans cesse : un tel effort aurait-il pu être obtenu par d'autres causes ? Chaque fois je dois reconnaître que non ; qu'il ne fallait pas moins de tout cela – et de *cela* précisément ; et que je ne peux ici changer le moindre chiffre sans fausser aussitôt le produit.

Le problème, pour moi, n'est pas : *Comment réussir ?* – mais bien : comment DURER ?

Depuis longtemps, je ne prétends gagner mon procès qu’en appel. Je n’écris que pour être ***relu*.**

DEUXIÈME CAHIER

Colpach, août 1921.

Peut-être l'extrême difficulté que j'éprouve à faire progresser mon livre n'est-elle que l'effet naturel d'un vice initial. Par instants, je me persuade que l'idée même de ce livre est absurde, et j'en viens à ne plus comprendre du tout ce que je veux. Il n'y a pas, à proprement parler, un seul centre à ce livre, autour de quoi viennent converger mes efforts ; c'est autour de deux foyers, à la manière des ellipses, que ces efforts se polarisent. D'une part, l'événement, le fait, la donnée extérieure ; d'autre part, l'effort même du romancier pour faire un livre avec cela. Et c'est là le sujet principal, le centre nouveau qui désaxe le récit et l'entraîne vers l'imaginatif. Somme toute, ce cahier où j'écris l'histoire même du livre, je le vois versé tout entier dans le livre, en formant l'intérêt principal, pour la majeure irritation du lecteur.

Les plus douteux égarements de la chair m'ont laissé l'âme plus tranquille que la moindre incorrection de mon es-

prit ; et quand je me sens la conscience mal à l'aise, c'est en sortant d'un salon mondain, non du b…

À mesure que G. s'enfonce dans la dévotion, il perd le sens de la vérité. État de mensonge dans lequel peut vivre une âme pieuse ; un certain éblouissement mystique détourne ses regards de la réalité ; il ne cherche plus à voir ce qui est ; il ne peut plus le voir. Et comme Édouard dit à X. que G. lui semble avoir perdu tout amour de la vérité, X. expose la thèse catholique :

Ce n'est pas la Vérité qu'il faut aimer, c'est Dieu. La vérité n'est qu'un des attributs de Dieu ; ainsi que la Beauté, qu'adorent exclusivement tels artistes. L'adoration exclusive d'un des attributs de Dieu est une des formes du paganisme, etc…

Les groupements.

Les Argonautes. Ils se dévouent pour la « Patrie » ; mais au sein de ce groupe, toutes les dissensions : ***comment*** la France peut-elle être le mieux servie ?

En regard, le groupement des ennemis de la société. Association pour le crime. Les conservateurs, en face de ceux-ci, font figure de pleutres. Il s'agit de savoir ce qu'il importe de protéger ; ce qui vaut la peine de…

D'opinion propre, somme toute, Valentin n'en avait pas. Ou plus exactement il les avait toutes, et les éprouvait tour à

tour, heureux encore quand ce n'était pas simultanément. Il se penchait sur une discussion comme sur une partie d'échecs, prêt à conseiller l'un et l'autre des adversaires, soucieux uniquement du bien jouer, et de n'avantager injustement, c'est-à-dire illogiquement, personne.

Ce qu'on appelle un « esprit faux » (l'autre haussait les épaules devant cette locution toute faite et déclarait qu'elle n'avait aucun sens) – et bien ! je m'en vais vous le dire : c'est celui qui éprouve le besoin de se persuader qu'il a ***raison*** de commettre tous les actes qu'il a envie de commettre ; celui qui met sa raison au service de ses instincts, de ses intérêts, ce qui est pire, ou de son tempérament. Tant que Lucien ne cherche qu'à persuader les autres, il n'y a que demi-mal ; c'est le premier degré de l'hypocrisie. Mais, avez-vous remarqué que, chez Lucien, l'hypocrisie devient de jour en jour plus profonde. Il est la première victime de toutes les fausses raisons qu'il donne ; il finit par se persuader lui-même que ce sont ces fausses raisons qui le conduisent, tandis qu'en vérité c'est lui qui les incline et les conduit. Le véritable hypocrite est celui qui ne s'aperçoit plus du mensonge, celui qui ment avec sincérité.

M. dit de Lucien qu'il est « tout pénétré par sa façade ».

Jude avait ce défaut d'esprit, commun à tant de jeunes gens, – et par quoi ceux-ci se rendent souvent insupportables aux aînés – de s'exagérer sa louange ou son blâme. Son jugement n'admettait pas de Purgatoire. Tout ce qui ne lui paraissait pas « admirable », il le déclarait « affreux ».

Édouard pourrait fort bien avoir rencontré en wagon cette extraordinaire créature, qui nous fit lâcher nos places retenues. Je sentis au-dessus de mes forces de passer la nuit dans le même compartiment qu'elle… Imaginez un être, de sexe et d'âge indécis, au regard absent, au corps flasque étayé par de nombreux coussins ; autour de *cela* s'empressaient deux femmes d'un certain âge. Le compartiment clos, surchauffé ; atmosphère étouffante ; odeur de médicaments, de maladie… Je refermai la porte aussitôt. Mais le wagon où nous nous installâmes alors, Marc et moi, n'allait que jusqu'à Marseille. Arrivés là, il fallut changer et, dans le train bondé, le seul compartiment où nous pûmes trouver place était celui où nos places restaient gardées. La fenêtre était baissée ; on respirait… et peut-être après tout, m'étais-je imaginé la mauvaise odeur.

Cette jeune fille, à présent, me paraissait presque jolie. La sueur collait à ses tempes ses cheveux coupés à la florentine ; par instants, elle souriait aux deux femmes qui l'accompagnaient – qui devaient être sa mère et sa tante. La tante demandait alors :

— Comment te sens-tu ? – mais la mère s'écriait aussitôt :

— Ne lui demande donc pas tout le temps comment elle va. Moins elle y pense, mieux ça vaut.

Et parfois la jeune fille voulait parler ; mais aussitôt son front semblait se couvrir d'ombre et une expression d'insupportable fatigue tirait ses traits. Un peu avant d'arriver à Nice, les deux femmes commencèrent les préparatifs de départ, et, quand le train s'arrêta en gare, elles s'efforcèrent de soulever le corps inerte de leur compagne ;

mais, celle-ci commença de pleurer ; non de pleurer précisément, mais de gémir ; ce fut une sorte de lamentation suraiguë, si étrange que les voisins surpris accoururent.

— Allons ! voilà la chanson qui recommence, s'écria la mère. Voyons ! voyons ! tu sais bien que ça ne sert à rien de pleurer…

Je m'offris pour aider ces femmes à soulever la malade, à la traîner jusqu'à la portière ; mais à l'extrémité du couloir, précisément devant les water-closets dont la porte était restée ouverte, elle s'écroula littéralement, et j'eus le plus grand mal à la retenir, m'accotant moi-même au chambranle. Puis, dans un grand effort, je la hissai, la maintins sur les marches, descendant avec elle, tandis que, sur le quai, la tante, descendue avant nous, la recevait dans ses bras.

— Voilà dix-huit mois qu'elle est ainsi, me dit la tante lorsque je l'eus rejointe. Si ça n'est pas malheureux ! une jeune fille de dix-sept ans !… Il n'y a pas de vraie paralysie ; non ; simplement une paralysie nerveuse.

— Sans doute y a-t-il eu des causes morales ?… demandai-je un peu indiscrètement.

— Oui ; c'est après une peur qu'elle a eue, une nuit qu'elle couchait dans la chambre des enfants de mon frère…

Je compris que cette brave femme n'aurait pas demandé mieux que de causer, et déplorai de n'avoir su l'interroger plus tôt. Mais un porteur vint avec un fauteuil roulant dans lequel on posa la malade ; et la tante s'éloigna en me remerciant.

Édouard pourrait la retrouver plus tard et reconstituer le passé.

Faire dire à Édouard, peut-être :

L'ennui, voyez-vous, c'est d'avoir à conditionner ses personnages. Ils vivent en moi d'une manière puissante, et je dirais même volontiers qu'ils vivent à mes dépens. Je sais comment ils pensent, comment ils parlent ; je distingue la plus subtile intonation de leur voix ; je sais qu'il y a de tels actes qu'ils doivent commettre, tels autres qui leur sont interdits… mais, dès qu'il faut les vêtir, fixer leur rang dans l'échelle sociale, leur carrière, le chiffre de leurs revenus ; dès surtout qu'il faut les avoisiner, leur inventer des parents, une famille, des amis, je plie boutique. Je vois chacun de mes héros, vous l'avouerais je, orphelin, fils unique, célibataire, et sans enfant. C'est peut-être pour ça que je vois en vous un si bon héros, Lafcadio. Non ! mais vous imaginez-vous ayant ce qu'on appelle « charge d'âmes » ; avec de vieux parents à soutenir par exemple ; une mère paralytique, un père aveugle… C'est que cela se trouve, ces choses-là. Mieux encore : une jeune sœur, délicate de santé, qui aurait besoin de l'air des montagnes.

— Dites tout de suite une coxalgique.

— Songez à ce que serait votre sœur ! À ce que vous seriez avec une petite sœur sur les bras, et qui vous aurait dit un jour : « Cadio, mon petit Cadio, depuis la mort de nos parents, tu es tout ce qui me reste au monde… »

— Je me dépêcherais de lui trouver un séducteur.

— Vous dites cela parce que vous ne l'aimez pas. Mais, si elle existait, vous l'aimeriez.

L'école symboliste. Le grand grief contre elle, c'est le peu de curiosité qu'elle marqua devant la vie. À la seule exception de Vielé-Griffin peut-être (et c'est là ce qui donne à ses vers une si spéciale saveur), tous furent des pessimistes, des renonçants, des résignés,

las du triste hôpital

qu'était pour eux notre patrie (j'entends : la terre) « monotone et imméritée », comme disait Laforgue. La poésie devint pour eux un refuge ; la seule échappatoire aux hideuses réalités ; on s'y précipitait avec une ferveur désespérée.

Désenchantant la vie de tout ce qu'ils estimaient n'être que leurre, doutant qu'elle valût la peine d'« être vécue », quoi d'étonnant s'ils n'apportèrent pas une éthique nouvelle, se contentant de celle de Vigny, que tout au plus ils agrémentaient d'ironie ; mais seulement une esthétique.

Un caractère arrive à se peindre admirablement en peignant autrui, en parlant d'autrui – en raison de ce principe que chaque être ne comprend vraiment en autrui que les sentiments qu'il est capable lui-même de fournir.

Chaque fois qu'Édouard est appelé à exposer le plan de son roman, il en parle d'une manière différente. Somme toute, il bluffe ; il craint, au fond, de ne pouvoir jamais en sortir.

— Pourquoi me le dissimuler : ce qui me tente, c'est le genre épique. Seul, le ton de l'épopée me convient et me peut satisfaire ; peut sortir le roman de son ornière réaliste. Longtemps on a pu croire que Fielding et Richardson occupaient les deux pôles opposés. À dire vrai, l'un est autant que l'autre réaliste. Le roman s'est toujours, et dans tous les pays, jusqu'à présent cramponné à la réalité. Notre grande époque littéraire n'a su porter son effort d'idéalisation que dans le drame. *La Princesse de Clèves* n'a pas eu de suite ; quand le roman français s'élance, c'est dans la direction du *Roman bourgeois.*

28 novembre 1921.

« Ces jeunes gens avaient une idée très peu nette des limites de leur pouvoir » – est-il dit dans *l'Idiot* que je relis présentement. Excellente épigraphe pour l'un des chapitres.

Pontigny, 20 août 1922.

Bernard a pris pour maxime :

Si ce n'est toi, qui le fera ?
Si pas maintenant, quand sera-ce ?

Il cherche à formuler cela en latin. Et, quand il s'agit de dégager de la consigne la valise d'Édouard : « Si tu ne le fais maintenant, tu risques de le laisser faire par Édouard. »

Ces maximes ont ceci de charmant qu'elles sont aussi bien la clef du Paradis que de l'Enfer.

Cuverville, 11 octobre 1922.

C'est à l'envers que se développe, assez bizarrement, mon roman. C'est-à-dire que je découvre sans cesse que ceci ou cela, qui se passait auparavant, devrait être dit. Les chapitres, ainsi, s'ajoutent, non point les uns après les autres, mais repoussant toujours plus loin celui que je pensais d'abord devoir être le premier.

28 octobre.

Ne pas amener trop au premier plan – ou du moins pas trop vite – les personnages les plus importants, mais les reculer, au contraire, les faire attendre. Ne pas les décrire, mais faire en sorte de forcer le lecteur à les imaginer comme il sied. Au contraire, décrire avec précision et accuser fortement les comparses épisodiques ; les amener au premier plan pour distancer d'autant les autres.

Dans cette première scène du Luxembourg, je fais parler les indifférents ; Olivier est le seul qui monologue. On ne doit pas l'entendre ; à peine l'entrevoir ; mais déjà l'aimer un peu, s'attacher à lui et souhaiter de le voir et de l'entendre. Le sentiment doit ici précéder la connaissance.

Tout ceci, je le fais d'instinct. C'est ensuite que j'analyse.

1er novembre

Purger le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman. On n'obtient rien de bon par le mélange. J'ai toujours eu horreur de ce que l'on a appelé « la synthèse des arts », qui devait, suivant Wagner, se réaliser sur le théâtre. Et cela m'a donné

l'horreur du théâtre – et de Wagner. (C'était l'époque où, derrière un tableau de Munkaczy, on jouait une symphonie en récitant des vers ; l'époque où, au Théâtre des Arts, on projetait des parfums dans la salle pendant la représentation du ***Cantique des Cantiques.)*** Le seul théâtre que je puisse supporter est un théâtre qui se donne simplement pour ce qu'il est, et ne prétende être que du théâtre.

La tragédie et la comédie, au XVIIe siècle, sont parvenues à une grande pureté (la ***pureté,*** en art comme partout, c'est cela qui importe) – et du reste, à peu près tous les genres, grands ou petits, fables, caractères, maximes, sermons, mémoires, lettres. La poésie lyrique, purement lyrique[3] – et le roman point ? (Non ; ne grossissez pas à l'excès la Princesse de Clèves ; c'est surtout une merveille de tact et de goût…)

Et ce ***pur*** roman, nul ne l'a non plus donné plus tard ; non, pas même l'admirable Stendhal, qui, de tous les romanciers, est peut-être celui qui en approche le plus. Mais n'est-il pas remarquable que Balzac, s'il est peut-être le plus grand de nos romanciers, est sûrement celui qui mêla au roman et y annexa, et y amalgama, le plus d'éléments hétérogènes, et proprement inassimilables par le roman ; de sorte que la masse d'un de ses livres reste à la fois une des choses les plus puissantes, mais bien aussi les plus troubles, les plus imparfaites et chargées de scories, de toute notre littérature.

---

3 Oserai-je bien faire remarquer que, dans *la Porte étroite* (1909) il est déjà question de « poésie pure » (p. 132-133) ; incidemment, il est vrai ; mais il ne me paraît pas que ces mots, dans l'esprit d'Alissa, aient une signification très différente de celle que l'abbé Bremond devait leur donner plus tard.

Il est à remarquer que les Anglais, dont le drame n'a jamais su parfaitement ***se purifier*** (au sens où s'est purifiée la tragédie ***de*** Racine), sont parvenus d'emblée à une beaucoup plus grande pureté dans le roman de De Foë, Fielding, et même de Richardson.

Je crois qu'il faut mettre tout cela dans la bouche d'Édouard – ce qui me permettrait d'ajouter que je ne lui accorde pas tous ces points, si judicieuses que soient ses remarques ; mais que je doute pour ma part qu'il se puisse imaginer plus ***pur*** roman que, par exemple, ***la Double Méprise,*** de Mérimée. Mais, pour exciter Édouard à produire ce pur roman qu'il rêvait, la conviction qu'on n'en avait point produit encore de semblable, lui était nécessaire.

Au surplus, ce pur roman, il ne parviendra jamais à l'écrire.

Je dois respecter soigneusement en Édouard tout ce qui fait qu'il ne peut écrire son livre. Il comprend bien des choses ; mais se poursuit lui-même sans cesse ; à travers tous, à travers tout. Le véritable dévouement lui est à peu près impossible. C'est un amateur, un raté.

Personnage d'autant plus difficile à établir que je lui prête beaucoup de moi. Il me faut reculer et l'écarter de moi pour bien le voir.

Art classique :

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

(TARTUFE.)

Sarah dit « pour ne pas que » – faute horrible, si fréquente aujourd'hui et que je n'ai vue dénoncée nulle part – « j'ai fermé la porte pour ne pas qu'il sorte », etc.

Olivier tenait à grand souci de ne parler point de ce qu'il ne connaissait guère ; mais, comme ce souci n'était partagé par aucun de ceux que fréquentait Robert, lesquels ne se gênaient point pour proférer des jugements péremptoires sur des livres qu'ils n'avaient point lus, Olivier préféra croire qu'il était beaucoup plus ignorant que ceux-ci, tandis qu'il n'était que plus consciencieux.

— J'admire, disait-il à Robert, la culture de tous vos amis. Je me sens auprès d'eux si ignare, que je n'ose parler de rien. Qu'est-ce donc que ce livre, dont, tous, vous disiez tantôt si grand bien ?

— C'est un livre que presque aucun de nous n'a lu, dit Robert en riant ; mais on a tacitement convenu de lui trouver tous les mérites, et de tenir pour un idiot celui qui ne les lui reconnaîtrait point.

Un mois plus tôt, une pareille réponse aurait indigné Olivier. Il sourit.

Annecy, 23 février.

Bernard : son caractère encore incertain. Au début, parfaitement insubordonné. Se motive, précise et limite tout le long du livre, à la faveur de ses amours. Chaque amour,

chaque adoration entraîne un dévouement, une dévotion. Il peut s'en désoler d'abord, mais comprend vite que ce n'est qu'en se limitant, que son champ d'action peut se préciser.

Olivier : son caractère peu à peu se déforme. Il commet des actions profondément contraires à sa nature et à ses goûts – par dépit et violence. Un abominable dégoût de lui-même s'ensuit. L'émoussement progressif de sa personnalité – son frère Vincent de même. (Accentuer la défaite de sa vertu, au moment où il a commencé de gagner au jeu.) Je n'ai pas su indiquer cela assez clairement.

Vincent et Olivier ont de très bons et nobles instincts et s'élancent dans la vie avec une vision très haute de ce qu'ils doivent faire ; – mais ils sont de caractère faible et se laissent entamer. Bernard, au contraire, réagit contre chaque influence et se rebiffe. – Il y a eu maldonne : c'est Olivier qu'Édouard aurait dû adopter ; et c'est Olivier qu'il aimait.

Vincent se laisse lentement pénétrer par l'esprit diabolique. Il se croit devenir le diable ; et c'est quand tout lui réussit le plus qu'il se sent le plus perdu. Il voudrait ***a-vertir*** son frère Olivier, et tout ce qu'il tente pour le sauver tourne au dam d'Olivier et à son profit propre. Il sent vraiment qu'avec Satan il a ***partie liée***. Il sent qu'il appartient d'autant plus à Satan, qu'il ne parvient pas à croire à l'existence réelle du Malin. Cela reste toujours pour lui une commode façon métaphorique d'expliquer les choses ; mais toujours revient en son esprit ce thème : « Pourquoi me craindrais-tu ? Tu sais bien que je n'existe pas ? » Il finit par croire à l'existence de Satan ***comme à la sienne,*** c'est-à-dire qu'il finit par croire qu'il est Satan.

C'est son assurance même (l'assurance où il est d'avoir le diable dans son jeu) qui le fait réussir tout ce qu'il entreprend. Il en est effrayé ; il en vient à souhaiter presque un peu de faillite ; mais il sait qu'il réussira, quoi que ce soit qu'il entreprenne. Il sait qu'en gagnant le monde, il perd son âme.

Il comprend par quels arguments le Diable l'a ***dupé,*** lorsqu'il s'est trouvé pour la première fois près de Laura, dans ce sanatorium dont ni l'un ni l'autre ne croyait pouvoir sortir – et qu'il a lié partie avec lui, dès l'instant qu'il a accepté de transporter le terrain d'action sur un sophisme : « En admettant que nous ne vivions pas, et que, par conséquent, rien de ce que nous ferons désormais, ne doive tirer à conséquence… »

Je ne puis admirer pleinement le courage de celui qui méprise la vie.

Il sied, tout au contraire de Meredith ou de James, de laisser le lecteur prendre barre sur moi – de s'y prendre de manière à lui permettre de croire qu'il est plus intelligent que l'auteur, plus moral, plus perspicace et qu'il découvre dans les personnages maintes choses, et dans le cours du récit maintes vérités, malgré l'auteur et pour ainsi dire à son insu.

Annecy, 5 mars 1923.

Rêvé cette dernière nuit :

Un domestique en livrée vint enlever sur un plateau les restes de la collation qui nous avait été servie. J'étais assis

sur un simple escabeau, près d'un guéridon bas, à peu près au centre d'une vaste pièce peu éclairée. La personne avec qui je conversais, au visage à demi caché par les oreilles d'un grand fauteuil, était Marcel Proust. L'attention que je lui prêtais fut distraite par le départ du domestique, et je remarquai que celui-ci entraînait après lui un bout de ficelle, dont une extrémité se trouva dans ma main, tandis que l'autre alla se fixer entre les livres d'un rayon de la bibliothèque. Cette bibliothèque tapissait un des murs de la pièce. Proust y tournait le dos, tandis que j'y faisais face. Je tirai la ficelle et vis se déplacer légèrement deux gros vieux volumes somptueusement reliés. Je tirai un peu plus et les livres sortirent à demi du rayon, prêts à tomber ; je tirai davantage encore, ils tombèrent. Le bruit de la chute me fit battre le cœur et coupa le récit que Proust était en train de faire. Je m'élançai vers la bibliothèque, ramassai l'un des livres, m'assurai que la reliure de maroquin plein n'était pas écornée ; ce que je voulus aussitôt faire remarquer à mon ami pour le rassurer. Mais les plats étaient à demi détachés du dos et la reliure, somme toute, dans un état déplorable. Je compris intuitivement que Proust tenait beaucoup à ces livres ; à celui-ci spécialement ; mais sur un ton d'amabilité exquise et tout à fait grand seigneur :

— Ce n'est rien. C'est une édition de Saint-Simon de… Il me dit une date ; et je reconnus aussitôt une édition des plus rares et des plus recherchées. Je voulais balbutier des excuses, mais Proust y coupant court commença de me montrer, avec force commentaires, quelques-unes des nombreuses illustrations du livre qu'il avait gardé sur ses genoux.

Un instant après, je ne sais comment Proust s'étant retiré, je me trouvai seul dans la pièce. Une sorte de major-

dome, vêtu d'une longue redingote verte et noire, vint pour fermer les volets, à la manière d'un gardien de musée quand va sonner cinq heures. Je me levai pour sortir et dus traverser au côté du majordome une enfilade de salons fastueux. Je glissais sur le parquet luisant, faillis tomber, et, à la fin, n'y tenant plus, me jetai à terre aux pieds du majordome en sanglotant ; puis commençai de lui déclarer, avec un grand déploiement d'emphase et de lyrisme que je jugeais de nature à couvrir le ridicule de mon aveu :

— J'ai menti tout à l'heure en feignant d'avoir fait tomber les livres par mégarde ; je savais qu'en tirant la ficelle je les ferais tomber, et j'ai tiré la ficelle tout de même. Ça a été plus fort que moi.

Je m'étais relevé et le majordome, me soutenant dans ses bras, me donnait de petites tapes sur l'épaule, à la russe.

Dans le compartiment du train vers Annecy, un ouvrier, après avoir en vain tâché d'allumer une pipe :

— Au prix où sont les allumettes, ça devient intéressant qu'elles ne brûlent pas.

J'ai si grand-peur, et il me déplairait tant, de laisser la passion incliner ma pensée, que c'est souvent au moment qu'il me veut le plus de mal que je suis tenté de dire le plus de bien de quelqu'un.

Cuverville, 3 novembre.

Force fut de m'en rendre compte, lors de cette lecture que je fis à R. Martin du Gard (août-Pontigny) : les meilleures parties de mon livre sont celles d'invention pure. Si j'ai raté le portrait du vieux Lapérouse, ce fut pour l'avoir trop rapproché de la réalité ; je n'ai pas su, pas pu perdre de vue mon modèle. Le récit de cette première visite est à reprendre. Lapérouse ne vivra et je ne le verrai vraiment que quand il aura complètement pris la place de l'autre. Rien encore ne m'a donné tant de mal. Le difficile c'est d'inventer, là où le souvenir vous retient.

15 novembre.

Ai complètement remanié ce chapitre que je crois assez bon maintenant.

Il m'est certainement plus aisé de faire parler un personnage, que de m'exprimer en mon nom propre ; et ceci d'autant que le personnage créé diffère de moi davantage. Je n'ai rien écrit de meilleur ni avec plus de facilité que les monologues de Lafcadio, ou que le journal d'Alissa. Ce faisant, j'oublie qui je suis, si tant est que je ne l'aie jamais su. Je deviens l'autre. (Ils cherchent à savoir mon opinion. Mon opinion, je n'en ai cure, je ne suis plus quelqu'un, mais plusieurs – d'où ce reproche que l'on me fait d'inquiétude, d'instabilité, de versatilité, d'inconstance.) Pousser l'abnégation jusqu'à l'oubli de soi total.

(Je disais à Claudel, certain soir que son amitié s'inquiétait du salut de mon âme :

— Je me suis complètement désintéressé de mon âme et de son salut.

— Mais Dieu, répondait-il, Lui, ne se désintéresse pas de vous.)

De même dans la vie, c'est la pensée, l'émotion d'autrui qui m'habite ; mon cœur ne bat que par sympathie. C'est ce qui me rend toute discussion si difficile. J'abandonne aussitôt ***mon*** point de vue. Je me quitte et ainsi soit-il.

Ceci est la clef de mon caractère et de mon œuvre. Le critique fera de mauvaise besogne qui ne l'aura pas compris – et ceci encore : ce n'est pas ce qui me ressemble, mais ce qui diffère de moi qui m'attire.

Cuverville, 27 décembre.

Jacques Rivière me quitte à l'instant. Il vient de passer ici trois jours. Je lui ai lu les dix-sept premiers chapitres des ***Faux-Monnayeurs*** (les chapitres I et II sont à refaire complètement).

Il y a lieu d'apporter, dès le premier chapitre, un élément fantastique et surnaturel, qui autorise par la suite certains écarts du récit, certaines irréalités. Je crois que le mieux serait de faire une description « poétique » du Luxembourg – qui doit rester un lieu aussi mythique que la forêt des Ardennes dans les féeries de Shakespeare.

Cuverville, 3 janvier 1924.

La difficulté vient de ceci que, pour chaque chapitre, je dois repartir à neuf. ***Ne jamais profiter de l'élan acquis*** – telle est la règle de mon jeu.

6 janvier.

Le livre, maintenant, semble parfois doué de vie propre ; on dirait une plante qui se développe, et le cerveau n'est plus que le vase plein de terreau qui l'alimente et la contient. Même, il me paraît qu'il n'est pas habile de chercher à « forcer » la plante ; qu'il vaut mieux en laisser les bourgeons se gonfler, les tiges s'étendre, les fruits se sucrer lentement ; qu'en cherchant à devancer l'époque de leur maturité naturelle, on compromet la plénitude de leur saveur.

En wagon, vers Cuverville, 8 février 1924.

Puisqu'ils m'empêchent de lire et de méditer, je noterai, tout-venant, les propos de la grosse dame qui occupe avec son mari deux autres places de mon compartiment :

— C'était pourtant pratique, les wagons avec des portières à chaque compartiment… en cas d'accident (notre wagon est à couloir). Tiens ! on dirait d'un bonhomme, au haut du toit, regarde… cette girouette. Je ne savais pas qu'Amer Picon avait une usine à Batignolles.

LE MARI : – Ça c'est la banlieue. La banlieue qui est déjà…

LA DAME : – Il y a des nuages, mais il ne pleuvra pas. Ote donc ton paletot… La ! la, la, la.

LE MARI : – Eh ?

LA DAME : – La, la, la, la… Ça n'est pas Rouen, là-bas ?

LE MARI : – Oh ! la, la : d'ici deux heures.

LA DAME : – Regarde la forme de ces cheminées.

LE MARI : – Argenteuil… les asperges…

La dame a surpris mon regard. Elle se penche vers son mari, et à partir de ce moment, ils ne parleront plus qu'à voix basse. C'est toujours ça de gagné. J'entends encore :

LE MARI : – Ce n'est pas sincère.

LA DAME : – Naturellement. Pour être sincère il faudrait que ce soit…

Admirable : la personne qui ne finirait jamais ses phrases. Mme Vedel, pastoresse.

14 février.

La traduction de ***Tom Jones,*** dont Dent m'envoie les épreuves, est des plus médiocres. Je me refuse à la préfacer. Après long conciliabule entre Rys (le représentant de Dent), Valéry Larbaud et moi, la maison Dent abandonne l'entreprise. Je me retrouve en face de mes ***Faux-Monnayeurs ;*** mais cette courte plongée dans Fielding m'éclaire sur les insuffisances de mon livre. Je doute si je ne devrais pas élargir le texte, intervenir (malgré ce que me dit Martin du Gard), commenter. J'ai perdu prise.

Brignoles, 27 mars.

Le style des ***Faux-Monnayeurs*** ne doit présenter aucun intérêt de surface, aucune saillie. Tout doit être dit de la manière la plus plate, celle qui fera dire à certains jongleurs : que trouvez-vous à admirer là-dedans ?

Vence, 29 mars.

Dès la première ligne de mon premier livre, j'ai cherché l'expression directe de l'état de mon personnage, – telle phrase qui fût directement révélatrice de son état intérieur – plutôt que de dépeindre cet état. L'expression pouvait être maladroite et faible, mais le principe était bon.

30 mars.

Ce qui manque à chacun de mes héros, que j'ai taillés dans ma chair même, c'est ce peu de bon sens qui me retient de pousser aussi loin qu'eux leurs folies.

31 mars.

Le caractère de Lady Griffith est et doit rester comme hors du livre. Elle n'a pas d'existence morale, ni même à vrai dire de personnalité ; c'est là ce qui va gêner Vincent bientôt. Ces deux amants sont faits pour se haïr.

Roquebrune, 10 avril 1924.

Ne pas établir la suite de mon roman dans le prolongement des lignes déjà tracées ; voilà la difficulté. Un surgissement perpétuel ; chaque nouveau chapitre doit poser un nouveau problème, être une ouverture, une direction, une impulsion, une jetée en avant – de l'esprit du lecteur. Mais celui-ci doit me quitter, comme la pierre lancée quitte la fronde. Je consens même que, boomerang, il s'en revienne frapper contre moi.

Paris, 17 mai.

Écrit les trois chapitres qui doivent précéder la « rentrée » à la pension. (Journal d'Édouard : entretien avec Molinier, avec les Vedel-Azaïs, avec Lapérouse.)

Je veux attirer tour à tour chacun de mes personnages sur le devant du théâtre et lui céder un instant la place d'honneur.

Respiration nécessaire entre les chapitres (mais il faudrait l'obtenir aussi du lecteur).

27 mai.

Le frère aîné de Bernard se persuade qu'il doit être un « homme d'action ». C'est-à-dire qu'il devient un homme de parti. Avant que l'adversaire ait parlé, il a déjà sa riposte prête ; à peine laisse-t-il l'autre achever sa phrase. Écouter autrui risquerait de l'affaiblir. Il travaille ferme et prétend qu'il s'instruit, mais il ne cherche dans ses lectures que des munitions pour sa cause. Les premiers temps, il souffrait encore de certaine distance qu'il sentait entre ses pensées et ses paroles ; je veux dire que ses paroles, ses déclarations devant des camarades de son bord, étaient souvent en avance sur ses pensées ; mais il a eu soin de mettre au pas celles-ci. À présent, il *croit* vraiment ce qu'il affirme, et n'a même plus besoin d'ajouter, comme il faisait d'abord : « sincèrement » après chacune de ses déclarations.

Bernard cause avec lui, à la suite de son bachot. Il était sur le point de revenir à son père. La conversation qu'il a avec son frère bien-pensant le reprécipite dans la révolte.

Le mauvais romancier construit ses personnages ; il les dirige et les fait parler. Le vrai romancier les écoute et les regarde agir ; il les entend parler dès avant que de les connaître, et c'est d'après ce qu'il leur entend dire qu'il comprend peu à peu ***qui*** ils sont.

J'ai ajouté : les regarder agir – car, pour moi, c'est plutôt le langage que le geste qui renseigne, et je crois que je perdrais moins, perdant la vue, que perdant l'ouïe. Pourtant je ***vois*** mes personnages ; mais non point tant leurs détails que leur masse, et plutôt encore leurs gestes, leur allure, le rythme de leurs mouvements. Je ne souffre point de ce que les verres de mes lunettes ne me les présentent pas tout à fait « au point » ; tandis que les moindres inflexions de leur voix, je les perçois avec la netteté la plus vive.

J'ai écrit le premier dialogue entre Olivier et Bernard et les scènes entre Passavant et Vincent, sans du tout savoir ce que je ferais de ces personnages, ni qui ils étaient. Ils se sont imposés à moi, quoi que j'en aie. Rien de miraculeux là-dedans. Je m'explique assez bien la formation d'un personnage imaginaire, et de quel rebut de soi-même il est fait.

Il n'est pas d'acte, si absurde ou si préjudiciable, qui ne soit le résultat d'un concours de causes, conjonctions et concomitances ; et sans doute est-il bien peu de crimes dont la responsabilité ne puisse être partagée, et pour la réussite desquels on ne se soit mis à plusieurs – fût-ce sans le vouloir ou le savoir. Les sources de nos moindres gestes sont aussi multiples et retirées que celles du Nil.

Le renoncement à la vertu par abdication de l'orgueil.

Coxyde, 6 juillet.

Profitendieu est à redessiner complètement. Je ne le connaissais pas suffisamment, quand il s'est lancé dans mon livre. Il est beaucoup plus intéressant que je ne le savais.

Cuverville, 27 juillet.

Boris. Le pauvre enfant comprend qu'il n'y a pas une de ses qualités, pas une de ses vertus, qui ne puisse être tournée en défaut par ses camarades : sa chasteté en impuissance ; sa sobriété en absence de gourmandise ; son abstinence générale en couardise, sa sensibilité en faiblesse. Tant il est vrai que rien ne permet de se lier autant que des défauts communs, ou des vices, tant il est vrai que la noblesse de l'âme empêche la facilité de l'accueil (aussi bien d'être accueilli que d'accueillir).

Jarry. Il avait un sens exact de la langue ; ou mieux encore, du poids des mots. Il construisait des phrases massives, bien assises, appliquant tout de leur long sur le sol.

Cuverville, 10 août.

Un autre article de leur code était ce que je pourrais appeler : la doctrine du moindre effort. Chacun de ces enfants – à la seule exception de quelques rares, qui passaient pour poseurs et mauvais coucheurs – mettait un point d'honneur ou d'amour-propre, à tout obtenir en payant et se foulant le moins possible ; que ce fût un objet qu'un tel se vantait d'avoir pour se procurer à meilleur compte ; que ce fût un problème dont tel autre avait découvert la solution sans avoir peiné sur les calculs ; un moyen de locomotion qui lui

permettait de partir cinq minutes plus tard pour la classe, le principe restait le même. « Pas d'effort inutile », était leur absurde devise. Aucun n'avait su comprendre qu'il peut y avoir bénéfice dans l'effort même et récompense ailleurs que dans le but obtenu.

J'ai pu douter si peut-être cette disposition d'esprit, que pour ma part je considère comme une des plus fâcheuses, ne devient pas moins dangereuse après qu'elle est cataloguée et, de même qu'il advient qu'on ne donne un nom qu'à ce dont on se sépare, si cette formule même ne présageait pas un départ.

La mise de ces enfants ressortissait à la même éthique. Tout respirait chez eux le strict ; tout était parcimonieusement mesuré. Leurs vestons (je parle des plus élégants) les encerclaient comme une écorce que la poussée du tronc aurait fait éclater par-devant. Leurs faux cols ne cédaient à la cravate que le plus petit espace pour le plus petit nœud. Il n'était pas jusqu'aux souliers dont certains de ces jeunes gens rentraient savamment les lacets de manière à n'en laisser paraître que l'indispensable.

Cuverville, 1er novembre 1924.

Je devais partir le 6 novembre pour le Congo ; toutes dispositions étaient prises, cabines retenues, etc… Je remets le départ en juillet. Espoir de finir mon livre (ce n'est d'ailleurs pas là la raison majeure qui me retient).

Je viens d'écrire le chapitre X de la seconde partie (le faux suicide d'Olivier) et ne vois plus devant moi qu'un embrouillement terrible, un taillis tellement épais, que je ne sais à quelle branche m'attaquer d'abord. Selon ma méthode,

j'use de patience et considère la touffe longuement avant d'attaquer.

La vie nous présente de toutes parts quantités d'amorces de drames, mais il est rare que ceux-ci se poursuivent et se dessinent comme a coutume de les filer un romancier. Et c'est là précisément l'impression que je voudrais donner dans ce livre, et ce que je ferai dire à Édouard.

Cuverville, 20 novembre.

Que maints gestes de ceux d'une génération trouvent leur ***explication*** dans la génération suivante – c'est ce que je m'étais proposé de montrer ; mais mes personnages m'entraînent, et je n'ai pu me donner complète satisfaction sur ce point. Si j'écris un autre roman, je voudrais éclairer cela mieux : comment ceux d'une nouvelle génération, après avoir critiqué, blâmé les gestes et les attitudes (conjugales par ex.) de ceux qui les ont précédés, se trouvent amenés peu à peu à refaire à peu près les mêmes. André voit se reformer dans son propre ménage tout ce qui lui paraissait monstrueux dans le ménage de Guillaume, que fréquentait son enfance.

Maison de santé, 3 janvier 1925.

Bernard essuie l'endoctrinement d'un traditionaliste qui, ignorant sa bâtardise, veut le persuader que la sagesse consiste, pour chacun, à prolonger la ligne qu'a commencé de tracer son père, etc… Bernard n'ose donner vent à sa protestation :

— Mais enfin, si, ce père, je ne le connais pas… ?

Et il en vient presque aussitôt à se féliciter de ne le point connaître, et de n'avoir, par conséquent, à chercher la règle morale qu'en lui-même.

Mais saura-t-il s'élever jusqu'à accepter, assumer les contradictions de sa trop riche nature ? Jusqu'à chercher, non point à les résoudre, mais à les alimenter, – jusqu'à comprendre que l'ampleur de l'hésitation et la largeur de l'écart font, pour la corde tendue, la puissance du son qu'elle va rendre, et qu'elle ne peut se fixer qu'au point mort.

Comparaison également avec les deux pôles magnétiques, entre lesquels faire jaillir l'étincelle de vie.

Bernard pense : – Se diriger vers un but ?

— Non ! Mais : « aller de l'avant ».

Cuverville, fin janvier.

Comment se forme une équipe modèle :

La première condition, pour en faire partie, c'est de renoncer à son nom, de manière à n'être plus qu'une force anonyme ; chercher à faire triompher l'équipe mais ne pas chercher à se distinguer.

Faute de quoi l'on n'obtient que des spécialisations, des phénomènes. Une bonne moyenne, pour vaincre, importe toujours plus que quelques numéros exceptionnels – qui paraissent d'autant plus extraordinaires et que l'on remarque d'autant plus, que l'ensemble de la troupe est plus médiocre.

Art classique.

Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.

(BAJAZET.)

8 mars 1925.

Vu Martin du Gard, à Hyères. Il souhaiterait voir s'allonger indéfiniment mon roman. Il m'encourage à « profiter » plus des personnages que j'ai créés. Je ne pense pas suivre son conseil.

Ce qui m'attirera vers un nouveau livre, ce ne sont point tant de nouvelles figures, qu'une nouvelle façon de les présenter. Celui-ci s'achèvera brusquement, non point par épuisement du sujet, qui doit donner l'impression de l'inépuisable, mais au contraire, par son élargissement et par une sorte d'évasion de son contour. Il ne doit pas se boucler, mais s'éparpiller, se défaire…

La Bastide, 29 mars 1925.

Assez bien travaillé depuis près d'un mois. Écrit plusieurs chapitres, qui d'abord me paraissaient particulièrement difficiles. Mais une des particularités de ce livre (et qui tient assurément à ce que je m'y refuse sans cesse à « profiter de l'élan acquis »), c'est cette excessive difficulté que j'éprouve, en face de chaque nouveau chapitre – difficulté presque égale à celle qui me retenait au seuil du livre et qui m'a forcé à piétiner si longuement. Oui, vraiment, il m'est arrivé, des jours durant, de douter si je pourrais remettre la machine en marche. Autant qu'il m'en souvient, rien de pareil avec les ***Caves ;*** ni avec aucun autre livre ; ou la peine que j'ai prise à les écrire s'est-elle effacée de mon souvenir,

comme s'effacent les douleurs de l'accouchement, après la naissance de l'enfant ?

Je me demande depuis hier soir (j'ai achevé avant-hier le chap. XVII de la seconde partie : visite d'Armand à Olivier) s'il n'y a pas lieu de résumer en un seul les quelques chapitres que je voyais devant moi. La terrible scène du suicide gagnerait, il me semble, à ne pas être trop annoncée. On verse dans le morne, par excès de préparation. Je ne vois plus, ce matin, que les avantages d'un resserrement qui présenterait dans un seul chapitre le suicide et sa motivation.

Il n'y a guère de « règles de vie », dont on ne puisse se dire qu'il y aurait plus de sagesse à en prendre le contrepied, qu'à les suivre.

D'abord procéder à l'inventaire. On fera les comptes plus tard. Il n'est pas bon de mêler. Puis, mon livre achevé, je tire la barre, et laisse au lecteur le soin de l'opération ; addition, soustraction, peu importe : j'estime que ce n'est pas à moi de la faire. Tant pis pour le lecteur paresseux : j'en veux d'autres. Inquiéter, tel est mon rôle. Le public préfère toujours qu'on le rassure. Il en est dont c'est le métier. Il n'en est que trop.

Cuverville, mai 1925.

Je crains la disproportion entre la première et la deuxième partie – et que celle-ci, tout compte fait, ne se découvre sensiblement plus courte. Encore que les fins précipitées me plaisent, et que j'aime à donner à mes livres l'aspect

du sonnet qui commence en quatrains et finit en tercets. Il me paraît toujours inutile d'expliquer tout au long ce que le lecteur attentif a compris ; c'est lui faire injure. L'imagination jaillit d'autant plus haut que l'extrémité du conduit se fait plus étroite, etc… Pourtant, ce matin, j'en viens à considérer l'avantage qu'il y aurait à diviser le livre en trois parties. La première (Paris) s'arrêtant au chapitre XVI. La seconde comprenant les huit chapitres de Saas-Fée. Ce qui ferait l'emporter en importance la troisième.

Hier, 8 juin, achevé ***les Faux-Monnayeurs***.

Martin du Gard me communique cette citation de Thibaudet :

« Il est rare qu'un auteur qui s'expose dans un roman, fasse de lui un individu ressemblant, je veux dire vivant… Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible ; le romancier factice les crée avec la ligne unique de sa vie réelle. Le génie du roman fait vivre le possible ; il ne fait pas revivre le réel. »

Et cela me paraît si vrai que je songe à épingler ces phrases, en guise de préface, en tête des ***Faux-Monnayeurs,*** à côté de celle-ci que Vauvenargues écrivit en songeant certainement à Henri Massis :

« ***Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce***[4]. »

Mais, tout considéré, mieux vaut laisser le lecteur penser ce qu'il veut – fût-ce contre moi.

---

4 *Conseils à un jeune homme* (cité par Sainte-Beuve, *Lundis,* I, p. 8).

APPENDICE

Journaux – Lettres

Pages du journal de Lafcadio

Identification du démon

JOURNAUX

Figaro, 16 septembre 1906.

Voici quelle était leur manière de procéder :

Les pièces fausses étaient fabriquées en Espagne, introduites en France et apportées par trois repris de justice : Djl, Monnet et Tornet. Elles étaient remises aux entrepositaires Fichat, Micornet et Armanet et vendues par ceux-ci à raison de 2 f 50 pièce, aux jeunes gens chargés de les écouler.

Ceux-ci étaient des bohèmes, étudiants de deuxième année, journalistes sans emploi, artistes, romanciers, etc. Mais il y avait aussi un certain nombre de jeunes élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, quelques fils de fonctionnaires, le fils d'un magistrat de province et un employé auxiliaire au ministère des finances.

. . . .

Si pour quelques-uns ce commerce criminel était le moyen de mener « grande vie » que ne leur permettait pas la pension paternelle, pour d'autres – du moins à leur dire – c'était une œuvre humanitaire : – j'en cédais quelquefois quelques-unes à de pauvres diables peu fortunés que cela aidait à faire vivre leur famille… Et on ne faisait de tort à personne puisqu'on ne volait que l'État.

Journal de Rouen, du 5 juin 1909.

SUICIDE D'UN LYCÉEN. – ***Nous avons signalé le suicide dramatique du jeune Neny, âgé de quinze ans à peine, qui, au lycée Blaise-Pascal, à Clermont-Ferrand, en pleine classe, s'est fait sauter la cervelle d'un coup de revolver.***

Le Journal des Débats ***reçoit, de Clermont-Ferrand, les étranges renseignements que voici :***

Qu'un pauvre enfant, élevé dans une famille où se passent des scènes si violentes que souvent – et la veille même de sa mort – il a été obligé d'aller coucher chez des voisins, ait été amené à l'idée du suicide, c'est douloureux, mais admissible ; que la lecture assidue et non contrôlée des philosophes pessimistes allemands l'ait conduit à un mysticisme de mauvais aloi, « sa religion à lui » comme il disait, on peut encore l'admettre. Mais qu'il y ait eu, dans ce lycée d'une grande ville, une association malfaisante de quelques gamins pour se pousser mutuellement au suicide, c'est monstrueux et c'est malheureusement ce qu'il faut constater.

On dit qu'il y aurait eu un tirage au sort entre trois élèves, pour savoir qui se tuerait le premier. Ce qui est certain, c'est que les deux complices du malheureux Nény l'ont pour ainsi dire forcé, en l'accusant de lâcheté, à mettre fin à ses jours ; c'est que, la veille, ils lui ont fait faire la répétition et la mise en scène de cet acte odieux ; la place où il devait, le lendemain, se brûler la cervelle, a été marquée à la craie sur le sol. Un jeune élève, étant entré à ce moment, a vu

cette répétition : il a été jeté à la porte par les trois malfaiteurs avec cette menace : « Toi, tu en sais trop long, tu disparaîtras » – et il y avait, paraît-il, une liste de ceux qui devaient disparaître.

Ce qui est certain encore, c'est que, dix minutes avant la scène finale, le voisin de Nény emprunta une montre à un élève et dit à Nény : « Tu sais que tu dois te tuer à trois heures vingt minutes ; tu n'as plus que dix – que cinq – que deux minutes ! » À l'heure juste le malheureux se leva, se plaça à l'endroit marqué à la craie, sortit son revolver et s'en tira un coup dans la tempe droite. Ce qui est vrai encore c'est que, lorsqu'il tomba, un des conjurés eut l'horrible sang-froid de se jeter sur le revolver et de le faire disparaître. On ne l'a pas retrouvé encore. À quoi le destine-t-on ? Tout cela est atroce : l'émotion chez les parents des élèves est à son comble : cela se conçoit !

LETTRES

Vendredi soir.

Mon cher ami,

Excuse-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt, je n'aurais pu.

On ignore ce qui a déterminé D… à se tuer.

… J'ai eu avec D… une conversation sur le suicide à un moment où nous étions tous les deux fort déprimés. Je le blâmais de son ancienne tentative, en lui déclarant que moi, je ne me tuerais qu'après une joie telle que je serais certain de ne plus pouvoir en éprouver jamais une semblable. D… m'a approuvé, mais m'avait avoué aussi n'avoir jamais eu que des déceptions, et qu'il était complètement désespéré. Or, vendredi soir, je sais qu'il avait un rendez-vous avec un jeune homme. Il a passé toute la nuit hors de chez lui et n'est revenu que le matin. Samedi il était joyeux comme il n'avait pas encore été ; la nuit il se tuait.

Je ne prévoyais tout de même pas ce qui allait arriver.

Le dimanche après-midi, chez Madame X…, on m'a trouvé « hésitant », mais sais-je encore ce que je dois faire ou dire ? Voilà. Je voudrais que tu me donnes un conseil, et me dises ce que tu penses de tout ce drame épouvantable.

CH. B.

Strasbourg, 18 rue Geiler.

13 janvier 1927.

Monsieur,

L'analogie frappante qui existe entre le mal dont est atteint La Pérouse dans les dernières années de sa vie, et celui dont souffrait Monsieur le Prince, et que nous a décrit Saint-Simon dans ses Mémoires, prouve que Saint-Simon vous a fourni la matière du chapitre III de la troisième partie de votre livre Les Faux-Monnayeurs. ***Ne l'avoir pas dit, tout au moins dans votre*** Journal des Faux-Monnayeurs***, est la preuve d'un manque absolu de franchise. Vous mentionnez Saint-Simon de la façon la plus ambiguë au sujet d'un rêve. Vous laissez votre lecteur, quant à ce chapitre précité au sujet de La Pérouse, sous la fausse impression d'une création originale de votre part. L'honnêteté ne vous commande-t-elle pas de lui avouer le pastiche ?***

Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations.

SUZANNE-PAUL HERTZ.

Roquebrune-Cap Martin

24 janvier 1927

Madame,

Je vous remercie d'avoir appelé mon attention sur cet étonnant passage de Saint-Simon. J'avoue en rougissant que je ne le connaissais pas encore, et j'ai le plus grand plaisir à le lire dans l'exemplaire que me prête Monsieur Hanotaux, voisin de campagne des amis chez qui j'habite ici.

Le cas de Monsieur le Prince offre en effet une saisissante analogie avec celui de mon vieux. La Pérouse, mais c'est la réalité qui m'en avait fourni le modèle. La Pérouse a été inspiré, et jusque dans son suicide manqué, par un vieux professeur de piano, dont je parle longuement dans Si le Grain ne Meurt, *où je parle également d'Armand B., qui me servit lointainement de modèle pour l'Armand des* Faux-Monnayeurs. *Je ne peux comprendre en quoi le mérite d'une œuvre d'art peut être diminué, de ce qu'elle prenne appui sur la réalité. C'est pourquoi j'ai cru bien de donner en appendice du* Journal des Faux-Monnayeurs *les faits divers, points de départ de mon livre, et en particulier l'histoire du jeune Nény, dont je me suis surtout inspiré. Vous me permettrez, d'y joindre :*

1° *votre lettre, si bel exemple, d'aménité – et de l'erreur où peut nous entraîner cette manie moderne de voir influence, (ou « pastiche ») à chaque ressemblance que l'on découvre, manie qui transforme la critique de certains universitaires en police et*

qui précipite tant d'artistes dans l'absurde par grande crainte d'être soupçonnés de pouvoir ressembler à quelqu'un.

2° ***ma réponse,***

3° ***la référence de Saint-Simon***[5]***,***

pour le plus grand profit des lecteurs.

Veuillez croire, Madame, à l'assurance de mes sentiments bien distingués.

A. G.

---

[5] Tout bien considéré, je crois inutile de reproduire ici ledit passage, que les curieux pourront aller chercher dans les ***Mémoires***. Il est trop long, et malgré ce qu'en pense mon impétueuse correspondante, la ressemblance de Monsieur le Prince, fils du grand Condé, avec mon vieux La Pérouse, reste épisodique et de médiocre importance. Elle se résume en ceci que l'un comme l'autre, dans les derniers temps de sa vie, se considérait et demandait qu'on le considérât comme mort.

On ne put soigner Monsieur le Prince, nous apprend Saint-Simon, qu'en se prêtant à sa manie, qui fut poussée jusqu'à l'absurde.

Le sentiment de l'irréalité de ce qui nous entoure, ou, si l'on préfère, la perte du sentiment de la ***réalité,*** n'est pas si rare que certains n'aient pu l'observer, ou l'éprouver momentanément par eux-mêmes. J'avoue que je suis assez sujet à cette singulière illusion, juste assez pour pouvoir imaginer fort bien ce qu'elle peut devenir si l'on y cède avec complaisance, ou lorsque les facultés de redressement s'affaiblissent, comme dans les deux cas où j'ai pu l'observer d'assez près sur autrui : celui auquel ma lettre fait allusion, et un autre plus bizarre dont je me propose de parler un jour.

PAGES DU JOURNAL DE LAFCADIO

(Premier projet des Faux-Monnayeurs)

Des opinions, me dit Édouard, lorsque je lui montrai ces premières notes. Opinions… Je n'ai que faire de leurs opinions, tant que je ne les connais pas eux-mêmes. Persuadez-vous, Lafcadio, que les opinions n'existent pas en dehors des individus et n'intéressent le romancier qu'en fonction de ceux qui les tiennent. Ils croient toujours vaticiner dans l'absolu ; mais ces opinions dont ils font profession et qu'ils croient librement acceptées, ou choisies, ou même inventées, leur sont aussi fatales, aussi prescrites que la couleur de leurs cheveux ou que l'odeur de leur haleine ! Ce défaut de prononciation de Z…, que vous avez fort bien fait de noter, m'importe plus que ce qu'il pense ; ou du moins ceci ne viendra qu'ensuite. Y a-t-il longtemps que vous le connaissez ?

Je lui dis que je le rencontrais pour la première fois. Je ne lui cachai pas qu'il m'était extrêmement antipathique.

— Il importe d'autant plus que vous le fréquentiez, reprit-il. Tout ce qui nous est sympathique, c'est ce qui nous ressemble et que nous imaginons aisément. C'est sur ce qui diffère le plus de nous que doit porter surtout notre étude. Avez-vous laissé voir à Z… qu'il vous déplaisait ?

— Non : je n'en ai rien laissé paraître.

— C'est bien. Tâchez de devenir son ami.

Et comme je faisais la grimace :

— Ah ! vous avez encore des goûts personnels, s'écria-t-il, sur un tel ton, que je ne songeai plus qu'à les désavouer aussitôt.

… Vous avez peut-être aussi des scrupules, des répugnances ?…

— Je tâcherai de m'en débarrasser, pour vous servir, dis-je en riant. Si j'étais d'avance parfait, je n'aurais que faire de vos conseils.

— Lafcadio, faites attention, mon ami (son front s'était légèrement rembruni), ce que j'attends de vous c'est le cynisme, ce n'est pas l'insensibilité. Certains vous diront que l'un ne peut aller sans l'autre ; ne les croyez point. Mais, tout de même, méfiez-vous. L'émotion s'accompagne volontiers de maladresse et il y a certaine virtuosité du cœur, si je puis dire, qui d'ordinaire ne s'acquiert qu'au détriment des qualités les plus exquises, et qui, comme toutes les autres virtuosités, entraîne une certaine froideur d'exécution. L'émotion gêne, et néanmoins tout est perdu dès qu'on l'élude, ou que seulement elle diminue ; car, somme toute, elle est la fin dernière et c'est à cause d'elle que l'on joue. Je vous ennuie ?

— Pouvez-vous croire !… Ceci m'explique cette sorte de crainte que je ressens et que, jusqu'alors, je ne m'expliquais pas très bien.

— Quelle crainte ? fit-il avec une charmante expression de sollicitude qui me toucha.

— Celle, repris-je, d'être un peu sec lorsque j'agis ; un peu inactif, ou si vous préférez, impropre à l'action aussitôt que je m'attendris.

— Je crains que vous ne confondiez l'émotion avec cet attendrissement qui mène aux larmes et qui n'a rien à voir avec ce que j'appelais sensibilité, qui n'est, le plus souvent, qu'un joyeux frémissement de la vie. Persuadez-vous tout au contraire que c'est au plus pressé de l'action que vous la ressentez la plus vive ; du moins il sied que cela soit ainsi… Ah ! pendant que j'y pense : avez-vous une maîtrise ?

Je lui dis que, depuis que j'étais réchappé du service, j'avais eu moins souci d'attachement que de liberté.

Il sourit, puis :

— Je vous demande cela parce qu'une certaine personne m'a promis pour ce matin sa visite. (Il tira sa montre.) Et même elle devrait être ici. Restez encore quelques instants ; vous n'avez rien de mieux à faire. Et en attendant, prenons un verre de porto ; ou mieux, laissez-moi vous préparer un cocktail.

Il ouvrit un petit buffet bas, mais il n'en eut pas plus tôt sorti des gobelets et diverses bouteilles, qu'un coup de sonnette retentit…

II

Il n'y a pas bien longtemps que j'ai fait la connaissance d'Édouard ; mais, depuis que je le connais, ma vie a pris un tour neuf et je trouve enfin son emploi. Je commençais vraiment d'être las de ne vivre que pour moi-même ; je ne m'aime pas assez pour cela. Au demeurant, pas bien assuré de répondre à ce qu'Édouard attend de moi ; je sens en mon

esprit je ne sais quoi de courant et de ***desultory,*** qui me laisse craindre de n'être pas de bon usage. De plus, je manque d'instruction à un point qu'il ne saurait croire. Je n'ai guère rien lu et ne me sens en humeur de rien lire. J'ai peut-être certain goût pour les mots et les courtes phrases, mais je sais trop de langues pour en parler parfaitement aucune ; et j'écris n'importe comment. Je crois que je suis trop impatient pour jamais rien réussir.

Au fond, Édouard ne me connaît pas plus que, moi, je ne le connais. Quand il m'a demandé si j'avais une maîtresse, j'ai failli lui dire que je ne redoute rien tant qu'une liaison ; mais mieux vaut ne pas trop se découvrir. J'ai l'horreur de parler de moi ; cela ne vient pas seulement de ce que je ne m'intéresse pas à moi-même, mais surtout de ce que je n'avance rien sur moi-même, que le contraire ne m'apparaisse aussitôt beaucoup plus vrai. Ainsi j'allais écrire : j'ai le goût de la volupté, mais, il faut bien que je me l'avoue, l'amour m'ennuie. Et je songe aussitôt que ce qui m'ennuie dans l'amour, c'est la romance, le long différemment du plaisir, les petits soins, les minauderies, les protestations, les serments… Car, amoureux, je le suis sans cesse, et de tout, et de tous. Ce qui me déplairait, ce serait de ne l'être plus que de quelqu'un.

Ce besoin de bouger, de rendre service, d'où jaillit la plus claire source de mon bonheur, et qui me fait sans cesse préférer autrui à moi-même, n'est peut-être, après tout, qu'un besoin de m'échapper, de me perdre, d'intervenir et de goûter à d'autres vies. Assez parler de moi. Sans Édouard je n'en aurais jamais tant dit.

IDENTIFICATION DU DÉMON

Mais à présent que nous sommes seuls, dites-moi, je vous en prie, d'où vous vient cet étrange besoin de croire qu'il y a péril ou péché dans tout ce que vous allez entreprendre ?

— Qu'importe ; l'important c'est que ça ne me retienne pas.

— J'ai cru longtemps que ce n'était qu'un reste de votre éducation puritaine ; mais à présent j'en viens à croire qu'il faut voir là je ne sais quel byronisme… Oh ! ne protestez pas : je sais que vous avez horreur du romantisme : vous le dites du moins ; mais vous avez l'amour du drame…

— J'ai l'amour de la vie. Si je recherche le péril, c'est avec la confiance, la certitude que j'en triompherai. Quant au péché… ce qui m'attire en lui… oh ! non, ne croyez pas que ce soit ce raffinement qui faisait dire à l'Italienne, du sorbet qu'elle dégustait : « Peccato che non sia un peccato. » Non, c'est peut-être d'abord le mépris, la haine, l'horreur de tout ce que j'appelais vertu dans ma jeunesse ; c'est aussi que… comment vous dire… il n'y a pas bien longtemps que je l'ai compris… c'est que j'ai le diable dans mon jeu.

— Je n'ai jamais pu comprendre, je vous l'avoue, l'intérêt qu'il y avait à croire au péché, à l'enfer ou aux diableries.

— Permettez ; permettez ; mais moi non plus, je n'y crois pas, au diable ; seulement, et voilà ce qui me chiffonne : tandis qu'on ne peut servir Dieu qu'en croyant en

Lui, le diable, lui, n'a pas besoin qu'on croie en lui pour le servir. Au contraire, on ne le sert jamais si bien qu'en l'ignorant. Il a toujours intérêt à ne pas se laisser connaître ; et c'est là, je vous dis, ce qui me chiffonne : c'est de penser que, moins je crois en lui, plus je l'enfonce.

Ça me chiffonne, comprenez-moi bien, de songer que c'est précisément là ce qu'il désire : qu'on ne croie pas en lui. Il sait bien comment faire, allez, pour s'insinuer dans nos cœurs, et qu'il n'y peut entrer d'abord qu'inaperçu.

J'ai beaucoup réfléchi à cela, je vous assure. Évidemment, et malgré tout ce que je viens de vous dire, en parfaite sincérité je ne crois pas au démon. J'en prends tout ce qui en est comme une puérile simplification et explication apparente de certains problèmes psychologiques – auxquels mon esprit répugne à donner d'autres solutions que parfaitement naturelles, scientifiques, rationnelles. Mais, encore une fois, le diable lui-même ne parlerait pas autrement ; il est ravi ; il sait qu'il ne se cache nulle part aussi bien que derrière ces explications rationnelles, qui le relèguent au rang des hypothèses gratuites. Satan ou l'hypothèse gratuite ; ça doit être son pseudonyme préféré. Eh bien, malgré tout ce que j'en dis, malgré tout ce que j'en pense et que je ne vous dis pas, il n'en reste pas moins ceci : c'est que, dès l'instant que j'admets son existence, – et cela m'arrive tout de même, ne fût-ce qu'un instant, quelquefois – dès cet instant, il me semble que tout s'éclaire, que je comprends tout ; il me semble que tout à coup je découvre l'explication de ma vie, de tout l'inexplicable, de tout l'incompréhensible, de toute l'ombre de ma vie. Je voudrais un jour écrire une… oh ! je ne sais comment dire – ça se présente à mon esprit sous une forme de dialogue, mais il y aurait autre chose encore… en-

fin, ça s'appellerait peut-être « Conversation avec le diable » – et savez-vous comment cela commencerait ? J'ai trouvé sa première phrase ; la première à lui faire dire, vous comprenez ; mais pour trouver cette phrase il faut le connaître déjà très bien… Je lui fais dire d'abord : – ***Pourquoi me craindrais-tu ? Tu sais bien que je n'existe pas.*** Oui, je crois que c'est ça. Ça résume tout : c'est de cette croyance à la non-existence du diable que… Mais parlez donc un peu ; j'ai besoin qu'on m'interrompe.

— Je ne sais que vous dire. Vous me parlez de choses auxquelles je m'aperçois que je n'ai jamais pensé. Mais je ne puis oublier que nombre d'esprits, et que je tiens pour des plus grands, croyaient à l'existence du diable, à son rôle – et même lui faisaient la part belle. Vous savez ce que disait Gœthe ? Que la puissance d'un homme et sa force de prédestination étaient reconnaissables à ce qu'il portait en lui de démoniaque.

— Oui, l'on m'a déjà parlé de cette phrase ; vous devriez bien tâcher de me la retrouver.

— (Théorie : que, de même que le Royaume de Dieu, l'Enfer est au-dedans de nous) :

— Et je sens en moi, certains jours, un tel envahissement du mal, qu'il me semble déjà que le mauvais prince y procède à un établissement de l'Enfer.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2022

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Carl, PatriceC, ChristineN, Coolmicro.

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.